

J.-L. KESTELOOT

(1817)

KESTELOOT, *Jacques-Louis*, naquit à Nieuport, le 9 octobre 1778. Son père était patron de navire et sa mère tenait un magasin de draps.

Le jeune Kesteloot était un enfant bien doué, à qui de précoces talents semblaient promettre un brillant avenir. Il fut, comme le dit Van Duyse, le *primus perpetuus* de la petite école de sa petite ville : son goût passionné de la lecture lui donna une érudition de bon aloi et grâce à ces heureuses dispositions de l'esprit, il fit des progrès rapides dans l'étude des langues, sous la direction d'un maître habile, qui était l'abbé Van den Bussche. Dès ce moment, l'enfant n'avait qu'un but, c'était de devenir un homme utile à ses semblables.

A la suite de son professeur, Kesteloot quitta Nieuport et vint à Gand en 1793 : il continua ses humanités avec quelques autres jeunes gens, dans la maison même de l'abbé Van den Bussche.

En 1794, il fut reçu comme élève au Collège des Augustins à Gand, où il termina ses études humanitaires en 1796. En 1795, il traduisit en flamand les *Deux petits Savoyards* de Dalayrac, à la demande des sociétaires de la Rhetorica de Nieuport.

Retourné dans sa ville natale, Kesteloot fut pendant quelque temps attaché au greffe ; puis, il devint l'élève du pharmacien Van Roo, un de ses parents, qui lui fit faire durant trois ans des études régulières de pharmacie et de botanique.

Le 2 novembre 1798, Kesteloot préféra s'expatrier plutôt que de courir les chances du tirage au sort pour la conscription militaire : il s'inscrivit comme étudiant à l'Université de Leyde. Grâce à une protection puissante, il y obtint une place à

l'hôpital militaire et, le 31 octobre 1800, il fut reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements, après avoir soutenu, non sans succès, sa thèse inaugurale « de dysenteria ».

Muni du diplôme de docteur et de plusieurs lettres de recommandation, le jeune docteur fit le voyage de Paris, où il suivit les leçons des maîtres les plus illustres : il assista à leurs visites à l'hôpital et se mit au courant des méthodes d'examen et du traitement des malades. Quand il crut avoir acquis suffisamment d'expérience pour se livrer lui-même à la pratique de la médecine, il vint s'établir à Rotterdam où il sut bientôt se faire apprécier comme praticien et acquérir la faveur de ses citoyens d'adoption.

Convaincu des bienfaits que la découverte de Jenner devait répandre sur l'humanité, il entreprit une véritable croisade en faveur de la vaccine. Quelques années plus tard, il fit paraître à La Haye une traduction libre du petit traité du Dr Marc : *La vaccine soumise aux simples lumières de la raison*. Il devint ainsi par ses conférences et ses écrits le vulgarisateur de la vaccination tant en Hollande qu'en Belgique.

Nonobstant le succès qu'il y obtint, Kesteloot quitta Rotterdam pour aller s'établir à Vlaardingen, centre d'une région infectée par le typhus. « Son courage et sa prudence, dit Snellaert, furent couronnés d'un plein succès. » C'est là qu'il rencontra celle qui devait être la compagne dévouée de sa vie : il y épousa Jacoba Nolet, fille du bourgmestre de Schiedam.

Malgré les vives sympathies et les témoignages de reconnaissance que Kesteloot avait su mériter pendant son séjour à Vlaardingen, il quitta encore cette localité pour se fixer définitivement à La Haye. Bientôt, Kesteloot eut l'occasion de donner dans ce centre cosmopolite la mesure de son talent et de sa vaste intelligence; sa grande expérience dans l'art de guérir et ses connaissances étendues dans le domaine des arts, des lettres et de l'histoire de la médecine le mirent en rapport avec l'élite de la société de La Haye.

Le prince Lebrun, lors de la réunion de la Hollande à l'Empire français, lui donna le titre de régent des catholi-

ques pauvres de La Haye, fonctions gratuites qu'il exerça jusqu'en 1817.

Plus tard, il fut appelé à la Cour par le roi Louis Bonaparte, qui le chargea de l'inspection des établissements de bienfaisance en général et des hospices et écoles catholiques en particulier.

Kesteloot était aussi médecin légiste, médecin des maisons d'aliénés, et des hospices civils de La Haye.

Les nombreux voyages qu'il fit à Paris élargirent le cercle de ses relations. Dans la capitale du monde napoléonien il avait rencontré Delille, Legouvé, Berchoux, Chateaubriand, Lacépède, Récamier; de cette époque aussi, datent ses relations avec le comte Van Hogendorp, A.-E. Falck, Bilderdijk, le professeur Manget de Genève, un des secrétaires du ministre Guizot. Il sut mériter à tel point la confiance et l'estime du Roi, qu'il fut chargé avec deux autres savants d'étudier les bases d'une institution scientifique et littéraire à l'instar de l'Institut de France. Le Roi, satisfait du travail de ses trois commissaires, approuva le projet et les nomma les premiers membres de la nouvelle Compagnie. Kesteloot crut devoir décliner cet honneur : il ne s'estimait pas digne de siéger à côté des grands hommes que le Roi allait nommer membres de la première Institution de Hollande. En effet, jusque là Kesteloot ne s'était fait connaître par aucune œuvre de marque. La traduction de la dissertation du Dr Miller sur la fièvre jaune, sa brochure et ses discours sur la vaccine, ses notes sur les discours prononcés à l'Institut de France ne furent pas, à ses yeux, des titres suffisants pour prétendre à la place d'honneur, qui lui fut offerte par le Roi. Bilderdijk lui-même, telle était l'opinion de Kesteloot, ne devait pas prendre place dans le nouveau corps comme poète, mais comme savant.

En 1811, la « *Hollandsche Maatschappij van fraaye Kunsten en Wetenschappen* » avait mis au concours l'éloge de Boerhaave, mais n'avait reçu aucun travail digne d'être couronné. Kesteloot conçut le vif désir d'écrire lui-même l'éloge de l'illustre professeur de Leyde; il concourut, et réussit.

Pour la première fois, un Flamand avait osé lutter en Hollande sur le terrain littéraire et était sorti vainqueur : Kesteloot reçut la médaille d'or. De l'avis de Van Duyse, ce travail est remarquable au point de vue littéraire et certains passages, notamment le tableau de la mort de Boerhaeve, sont et resteront des modèles du genre.

L'appréciation de Bilderdijk ne fut pas moins élogieuse ; un travail du poète qui célèbre le triomphe de Kesteloot se termine par ce beau vers :

Uw lofrede is haar Held, de Held uw rede waard.

Par ordre du prince héritier Louis de Bavière, l'éloge de Boerhaeve fut traduit en allemand d'après la deuxième édition (1826). L'auteur lui-même fut invité plus tard par le Roi Louis à l'inauguration de la Walhalla.

En 1814, Kesteloot fut nommé membre de l'Académie royale des sciences et des lettres à Bruxelles. Il était déjà membre de la Société de médecine pratique à Paris.

En 1817, il revint en Flandre en qualité de professeur à l'Université de Gand, qui venait d'être fondée. Il forma avec van Rotterdam, Verbeeck et Kluyskens le corps enseignant de la Faculté de médecine. Il avait dans ses attributions la matière médicale et la pharmaceutique, les maladies chroniques, la médecine légale et l'hygiène. Pendant le semestre d'été, il présidait aux exercices cliniques, qui avaient lieu à l'Hôpital académique.

En 1818-1820, il fit paraître une nouvelle édition augmentée et corrigée des *Animadversiones practicae in diversos morbos* de J.-L.-B. de Quarin. Son *Conspectus materiae medicae in usum auditorum* avait paru en 1817.

Le 8 octobre 1822, le professeur Kesteloot fut élu assesseur et abandonna la médecine légale, qui fut attribuée à Van Coetsem, professeur extraordinaire.

Il fut élu recteur magnifique pour l'année académique 1825-1826. En 1826, la solennité de l'ouverture des cours coïncida

avec celle de l'inauguration du nouveau Palais universitaire. Elle se fit au milieu d'un grand concours d'autorités et de concitoyens haut placés. Falck lui-même, ambassadeur de Hollande à Londres, qui, comme Ministre de l'Instruction publique avait posé la première pierre du monument, vint rehausser de sa présence la solennité que présidait son ami Kesteloot; il remit à Roelandt l'architecte du nouveau Palais une médaille en or que Kesteloot avait fait frapper à ses propres frais.

Le recteur se servit de la langue flamande pour la première partie de son discours, qui avait trait à la fête de l'inauguration⁽¹⁾. La partie qui s'adressait aux professeurs et aux élèves était écrite en langue latine.

Pendant son professorat, Kesteloot ne négligea ni le culte des belles-lettres, ni ses recherches historiques. En 1825, il fit paraître l'éloge de Boerhaave en deuxième édition, notablement améliorée et augmentée de documents historiques importants.

En 1826, il livra à la publicité : *Hulde aan Gerardus Van Swieten*, autre mémoire historique, d'un mérite moindre au point de vue littéraire, mais très intéressant par les détails peu connus qu'il renferme sur la vie du plus grand disciple de Boerhaave. Il faut en dire autant de son étude sur Ingenhousz qui parut dans la « Biographie universelle des hommes célèbres. »

Survint la révolution de 1830. Un des premiers actes du Gouvernement provisoire fut de proclamer la liberté de l'enseignement et d'abroger les arrêtés, qui avaient mis des entraves à l'application de ce principe : il prononça, en même temps, le maintien de l'Université, des Collèges, etc., en attendant la décision du Congrès national. Kesteloot fut confirmé dans

(1) L'emploi de la langue du pays (*landtaal*) fut adopté à la suite d'une décision prise par le Collège des curateurs et du consentement du Senatus amplissimus, qui avait longuement discuté la question. Cette conduite était conforme à l'art. 18 du règlement sur l'enseignement supérieur et se basait sur des précédents, posés dans des circonstances analogues, entre autres à l'Université de Leyde.

ses fonctions de professeur, et continua à enseigner la matière médicale et l'hygiène.

En 1834, il fut élu recteur magnifique pour la deuxième fois : il fut le dernier recteur issu des suffrages de ses collègues. La loi du 27 septembre 1835, qui mit un terme au régime provisoire, ne maintint que deux Universités de l'État, celles de Gand et de Liège. Le rectorat cessa d'être électif et son attribution se fit désormais directement par le Roi.

Dans la réorganisation du personnel de l'Université de Gand, par arrêté royal du 5 décembre 1835 et d'autres arrêtés subséquents, Kesteloot ne fut pas compris parmi les professeurs de l'Université : il était déclaré émérite.

Kesteloot avait la conscience d'avoir fait son devoir comme professeur et la retraite, qu'on lui imposait, ne put pas un seul instant ébranler l'énergie de cet homme de bien.

Peut-être son amour pour les lettres néerlandaises l'avait-il rendu suspect à un Gouvernement, dont les préférences allaient à la langue française. Car Kesteloot avait vu avec regret sombrer sa patrie littéraire sous le nouveau régime. Pouvait-on faire un grief à l'auteur de l'Éloge de Boerhaave de préférer sa langue maternelle à tout autre idiome ? Et puis, au fond de son cœur, il y avait une légitime reconnaissance pour le peuple généreux, qui l'avait accueilli dans un moment critique ; il gardait religieusement, comme il convenait, le souvenir des amis et des protecteurs qu'il avait rencontrés à La Haye.

Cependant, il ne manqua pas de dévouement pour la patrie belge : il avait usé de l'influence qu'il possédait sur un Ministre hollandais pour hâter la création de l'Université de Gand ; il avait fait preuve aussi d'un grand courage et d'une belle indépendance d'esprit, en protestant, le premier de tous les professeurs, contre l'acte arbitraire d'un Ministre hollandais, qui venait de retirer un cours à un collègue parce que celui-ci professait une religion, qui n'était pas celle du Ministre protestant.

Après sa disgrâce, Kesteloot ne se répandit jamais en invectives contre le Gouvernement qui lui avait imposé sa retraite.

C'est tout au plus, s'il le rappelait quelquefois, par plaisanterie dans l'intimité seulement : *Theus* ⁽¹⁾ *nobis haec otia fecit* et sans autres commentaires. Ni son âge ni sa santé ne réclamaient ce repos qu'il n'avait pas demandé. Il reprit, dès lors, ses consultations médicales et les malades, ce fut là une consolation, lui revinrent plus nombreux que jamais.

Le temps qui n'était pas employé à soulager les misères du prochain, fut consacré à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de la médecine. De cette époque datent différents mémoires sur des questions de médecine, de sciences naturelles et de littérature. Kesteloot appréciait, d'ailleurs, les joies de la vie de famille et c'est au milieu des siens, qu'il se reposait de ses labeurs et qu'il se consolait des déceptions de la vie. En un mot, il vivait heureux dans sa retraite, lorsqu'en 1844 il perdit inopinément son épouse bien-aimée. Ce fut pour lui un coup pénible qui ébranla fortement sa santé et dont, à son âge, il ne devait pas se remettre. Un moment cependant, en 1846, son énergie se réveilla et jeta quelques lueurs qui firent renaître l'espoir parmi les siens. Ses anciens élèves auxquels s'étaient joints de nombreux professeurs de l'Université, des médecins et des littérateurs, organisèrent une fête en son honneur. Celle-ci eut lieu dans la vaste salle du Casino, le 13 avril 1846. Elle avait réuni autour du jubilaire les plus illustres représentants de la littérature et de l'art médical. À signaler les belles poésies, qui furent composées à cette occasion par Ledeganck, Van Duyse, Rens; à retenir les discours prononcés par Willems, le docteur Sander, le docteur Snellaert, H. Conscience.

Kesteloot dans un langage élevé avait répondu à tous ces témoignages d'amitié et affirmé qu'il considérait l'Université comme une seconde famille. Willems lui avait dit avec raison qu'il avait pris une large part à la fondation de l'Université de Gand, témoin sa vaste correspondance avec Falck et d'autres hauts fonctionnaires de l'État néerlandais.

(1) *Theus* : allusion au nom du comte de Theux, qui était Ministre de l'Intérieur à cette époque.

A l'occasion du 50^e anniversaire de son doctorat en médecine, Kesteloot invita les organisateurs de la fête du Casino à un grand banquet, qui eut lieu à l'Hôtel royal, le 3 novembre 1850.

Le 5 juillet 1852, il s'éteignit doucement, entouré de ses enfants et petits-enfants. Il avait exprimé le désir formel qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. Cette volonté fut religieusement respectée. Un nombreux cortège de parents, de collègues, de confrères et d'amis suivit le corps au cimetière. Kesteloot fut enterré au ci-devant cimetière de la porte de Bruges où sa dépouille fut placée à côté de celle de son épouse. Manderlier, recteur de l'Université, prit la parole, au nom de ses collègues pour déclarer qu'il regrettait qu'il lui fût défendu, de par la volonté expresse du défunt, de faire l'exposé des services distingués, que Kesteloot avait rendus au haut enseignement.

Prudens Van Duyse a esquisé le portrait fidèle de son ami Kesteloot dans ces quatre vers :

Geen eerkrus op dijn borst, geen lofspraak op dijn baar,
Maar liefde en kenniszucht dijn nederlandsch hart doorblakend,
En God, O Kesteloot, zoon en lofredenaar
Van Boerhave, dijne rust na 's levens droom bewakend.

C. VERSTRAETEN.

